

Jacques Macé

Fanny Bertrand

L'exilée de Sainte-Hélène

et sa sœur Lucy Dillon, marquise
de La Tour du Pin

Biographies croisées



ÉDITIONS
CABÉDITA
2023

*Que de charmes elle a répandu sur toute
mon existence! Elle ajoutait à mon bonheur
dans les heures prospères et savait adoucir
l'amertume des heures difficiles.*

Général Henri-Gatien Bertrand
1836

Les Éditions Cabédita bénéficient d'un soutien de l'Office fédéral
de la culture pour les années 2021-2024.

Couverture: © AKG-Images. Carl von Steuben (1788-1856),
La mort de Napoléon, 1828. Napoleummuseum, Arenenberg, Thurgovie.

© 2023. Éditions Cabédita, route des Montagnes 13B – CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-963-8

Avant-propos

Le visiteur de l'Hôtel des Invalides, à Paris, qui descend dans la crypte sous le Dôme pour accéder au tombeau de l'empereur Napoléon I^{er} passe d'abord entre deux monuments funéraires dédiés respectivement aux généraux Duroc et Bertrand. Le premier fut grand maréchal du palais jusqu'à sa mort au combat le 23 mai 1813 et le second lui succéda dans cette fonction jusqu'au décès de l'Empereur le 5 mai 1821. C'est à ce titre qu'ils reposent l'un et l'autre près de leur maître. Le général Henri-Gatien Bertrand, grand maréchal du palais, suivit l'empereur Napoléon I^{er} dans son exil sur l'île de Sainte-Hélène et l'assista pendant six années, jusqu'à ses derniers instants. Il est considéré comme l'archétype de la fidélité. Son épouse, Fanny, née Dillon, l'accompagna avec ses quatre enfants sur l'île fatale dans ce qui fut pour elle une douloureuse épreuve.

Plusieurs biographies du général Bertrand ont été publiées¹ et, dans sa ville natale de Châteauroux (Indre), le Musée-Hôtel Bertrand présente de nombreux souvenirs à son sujet. En 1979, l'ouvrage *Lettres à Fanny*, compilant et commentant les lettres adressées par le général à son épouse durant leurs séparations, a connu un grand succès et a permis de faire apprécier les tendres sentiments de leur auteur pour son attachante épouse. Enfin, le général Bertrand a tenu pendant son séjour à Sainte-Hélène un journal presque quotidien, dont les quatre volumes² constituent

¹ Notamment par Jacques de Vasson en 1935, Michel Berthelot en 1996, Chantal Gerbaud en 2018 et Hervé Deguines en 2019. Voir « Bibliographie ».

² Trois volumes ont été publiés de 1949 à 1959 par Paul Fleuriot de Langle et le quatrième en 2021 par François Houdecek.

un élément majeur de notre connaissance précise du déroulement de la captivité impériale et des derniers moments de l'Empereur des Français.

Mais les historiens déplorent vivement l'absence quasi complète de lettres ou d'écrits de la main de celle qui fut de 1811 à 1813 Première Dame des Provinces illyriennes, qui vécut à l'île d'Elbe jusqu'à l'évasion de Napoléon en février 1815 et qui partagea ensuite son exil à Sainte-Hélène jusqu'au fatal 5 mai 1821 ; de celle que ses enfants décrivent sur sa tombe au Père-Lachaise comme un modèle « de fidélité, de courage et de bonté ». Cependant Fanny Bertrand, fille du général Dillon, avait une demi-sœur, Henriette Lucy Dillon, qui, devenue marquise de La Tour du Pin, rédigea à la fin de sa vie ses Mémoires sous le titre *Journal d'une femme de cinquante ans*. Depuis la cour de Louis XVI, où la famille Dillon était bien introduite, à travers la Révolution et l'Empire jusqu'à Waterloo, ce journal permet de suivre les vies fort différentes des deux sœurs Dillon et de reconstituer celle de la compagne du grand maréchal Bertrand, comme si elle-même avait pris des notes pour écrire plus tard ses Mémoires. C'est le but de ce récit.

Fanny, notre héroïne, naît en 1785, passe sa jeunesse à la Martinique et son adolescence en Angleterre, son père ayant été guillotiné sous la Terreur. Revenue en France sous le Consulat avec sa mère d'origine créole et cousine de Joséphine de Beauharnais, elle brille par son charme et sa fantaisie à la cour de Malmaison, puis des Tuileries. Napoléon lui fait épouser son aide de camp le général Henri-Gatien Bertrand, calme et sérieux, dont contre toute attente elle va s'éprendre en épouse fidèle et accomplie. Elle l'accompagnera au gouvernorat des Provinces illyriennes, le rejoindra à l'île d'Elbe où il avait suivi Napoléon après sa première abdication et, après Waterloo et la seconde abdication, elle accompagnera son mari et l'Empereur à l'île de Sainte-Hélène pendant six ans, tout cela en donnant naissance à six enfants, dont un mort en bas âge, et en connaissant six fausses couches dont

certaines dramatiques. À son retour de Sainte-Hélène, elle ne retrouvera pas une position dans la société parisienne en accord avec ses goûts, devra gérer une vie familiale compliquée et vivre la majeure partie de l'année dans un château du Berry, près de Châteauroux, où son mari se consacrait à des activités agricoles. Elle s'y ennuiera ferme, y connaîtra des soucis familiaux, la maladie, et mourra d'un cancer du sein en 1836, à l'âge de cinquante ans seulement.

Sa demi-sœur Lucy Dillon était de quinze ans plus âgée, née alors que leur père commandait le régiment de Dillon, régiment irlandais au service de la France. Elle est élevée dans le milieu des familles nobles catholiques franco-irlandaises fidèles à la monarchie française. Elle épouse le comte de La Tour du Pin Gouvernet, ambassadeur de Louis XVI à La Haye. Ils émigrent aux États-Unis sous la Terreur, reviennent en France sous le Directoire, repartent en Angleterre après le coup d'État antiroyaliste du 18 fructidor an V (4 septembre 1797) et finalement, rassurés par le Consulat, reviennent en France, mais ce n'est qu'en 1808 que le comte de La Tour du Pin, cédant aux instances de l'Empereur, acceptera le poste de préfet de Bruxelles. Resté royaliste de cœur, il sera des premiers à accueillir Louis XVIII à son retour, sera nommé ambassadeur et accompagnera le prince de Talleyrand au Congrès de Vienne. Son épouse partageait entièrement ses opinions et, dans ses Mémoires, elle décrit fort précisément l'attitude de la bonne société royaliste qui, soulagée par la remise en ordre du pays par le Premier Consul, attend en persiflant la chute de l'Empire et retrouve avec bonheur en 1814 la société des temps anciens.

Les parcours des deux sœurs sont donc très différents. Les présenter d'une manière croisée ouvre des perspectives originales sur l'évolution de la société française pendant le quart de siècle de bouleversements qu'elle a connus de 1789 à 1815 et, surtout, permet de découvrir, de comprendre intimement la vie, les heurs et les malheurs, ainsi que les sentiments d'une jeune femme et

épouse qui traversa cette période dans l'ombre des plus grands. Dans une littérature napoléonienne dominée par les biographies, les récits des exploits et des défaites des gloires masculines de l'Empire, il est réconfortant de découvrir le rôle, l'influence, les joies et les souffrances de l'épouse du plus fidèle des compagnons de l'Empereur.

L'absence du père

Pour l'historien Frédéric Masson³, la comtesse Bertrand était «anglaise par sa chevelure blonde, le bleu de ses yeux et ses attitudes, créole par son charme, son indolence et son inexactitude, et aussi française, plus française d'apparence que qui que ce soit, car née en France d'un père général français et d'une mère du plus vieux sang de nos colonies». Voilà beaucoup de choses à expliquer.

La Grande-Bretagne a précédé la France de plus d'un siècle en décapitant son roi Charles I^{er} en 1649, à la suite d'un conflit entre le monarque et le Parlement, sur fond de lutte religieuse entre catholiques, anglicans et presbytériens. Succèdent au règne de Charles I^{er} la dictature de Cromwell, puis en 1658 le rétablissement de la dynastie des Stuarts sous les règnes de Charles II de 1659 à 1685 et ensuite de son frère Jacques II. Mais les problèmes renaissent et Jacques II, catholique, est chassé en 1688 par son neveu et gendre Guillaume III d'Orange, protestant. Il se réfugie en France où Louis XIV l'accueille au château de Saint-Germain-en-Laye. Avec le soutien de troupes françaises, il débarque en Irlande mais est sévèrement battu le 1^{er} juillet 1690 à la bataille de la Boyne, victoire toujours célébrée chaque année par les Irlandais orangistes (en Irlande du Nord). Il revient à Saint-Germain, accompagné de vingt-cinq mille partisans irlandais qui s'établissent en France et servent sous le drapeau du roi de France, sans toutefois couper le lien avec leur patrie d'origine.

³ Frédéric Masson, *Autour de Sainte-Hélène, Troisième série, Le général Arthur Dillon*, Plon, Paris, 1912.

Durant tout le XVIII^e siècle, les jacobites, franco-irlandais et catholiques, ont constitué un groupe important de la société aristocratique française. Louis XIV crée une brigade irlandaise, constituée de trois régiments de mercenaires recrutés par des familles nobles irlandaises sur leurs terres; ils portent les noms de ces familles et sont commandés le plus souvent par un cadet de la famille, alors que le chef de famille, resté ou converti anglican, continue à siéger comme lord au Parlement d'Irlande. Ainsi le régiment de Dillon⁴ est formé par le comte Arthur Dillon (1670-1733) qui combat sous les ordres du maréchal de Villars, avant de devenir ambassadeur auprès de Louis XV du roi Jacques III en exil. Son deuxième fils, Henri, lui succède à la tête du régiment mais devient chef de famille en 1743 par la mort de son frère aîné et, pour éviter la confiscation des propriétés familiales en Irlande, il transmet le régiment à son frère James Dillon qui est tué à Fontenoy en 1745 sous les ordres du maréchal de Saxe, puis à leur frère Edward Dillon qui tombe à Lawfeld en 1747.

Le dernier frère étant archevêque de Narbonne, il n'y a plus en France de Dillon apte à commander le régiment et celui-ci passe pendant vingt ans sous les ordres d'un étranger à la famille. En 1766, Lord Henry Dillon propose à Louis XV son fils cadet Arthur, né à Bray Wick (Irlande) en 1750. Il est bien jeune et Choiseul est peu disposé, comme il le dit, à « nommer des colonels à la bavette ». Mais le roi passe outre et Arthur Dillon reçoit le 21 mai 1766 le brevet de colonel propriétaire du régiment de Dillon, à condition toutefois qu'il n'exerce effectivement ce commandement qu'à l'âge de 23 ans. Trois ans plus tard, à 19 ans, il épouse sa cousine Thérèse-Lucy de Rothe, petite-fille du général jacobite de Rothe⁵. Cette famille est très introduite à la cour et la nouvelle comtesse Dillon est nommée dame d'honneur de la

⁴ Autres familles irlandaises dont des membres sont passés au service de la France: Mac Carthy, Mac Mahon, O'Brien, O'Connor, Lynch, O'Farrell, etc.

⁵ Le général de Rothe avait acheté le château de Hautefontaine dans l'Oise, qui devint propriété familiale.

dauphine Marie-Antoinette. Elle donne naissance le 25 février 1770, rue du Bac à Paris, à une fille prénommée Henriette Lucy (future marquise de La Tour du Pin).

En 1775, les treize colonies nord-américaines se révoltent contre la Grande-Bretagne et proclament leur indépendance le 4 juillet 1776. La France décide de les soutenir par une aide en matériels puis par l'envoi de troupes qui devront s'emparer des îles Britanniques aux Antilles. Le régiment de Dillon est regroupé en 1778 à Lorient et à Brest puis, à partir d'avril 1779, ses bataillons sont embarqués sur la flotte du lieutenant général des armées navales La Motte-Picquet. Arthur Dillon laisse son épouse et sa fille Lucy à Paris sous la tutelle de sa belle-mère, la tyrannique comtesse de Rothe. La marquise de La Tour du Pin écrira dans son *Journal*: « L'état d'hostilité constante qui existait dans la maison me tenait dans une contrainte continuelle. Si ma mère voulait que je fisse une chose, ma grand-mère me le défendait. Chacun voulait m'avoir pour espion. Mais ma probité naturelle se révoltait à la seule pensée de la bassesse de ce rôle... »

Le 3 juillet, Dillon s'empare de l'île de Grenade, faisant 700 prisonniers. En septembre, il s'illustre au siège de Savannah sur la côte de Géorgie. En mars 1780, il est nommé brigadier à l'occasion d'un rapide retour en France pour venir chercher des renforts et on le retrouve en 1781 à Fort-Royal (aujourd'hui Fort-de-France à la Martinique) où, avec l'escadre du comte de Grasse et sous les ordres de marquis de Bouillé, il participe à la prise des îles de Sainte-Lucie, de Saint-Eustache et de celle de Saint-Christophe dont il est nommé gouverneur le 25 avril 1782. Mais le 7 septembre 1782, son épouse, atteinte de tuberculose, décède à Paris: « Ma Mère fut fort soignée dans ses derniers moments. La reine vint la voir et tous les jours un piqueur ou un page était envoyé de Versailles pour prendre de ses nouvelles. Elle s'affaiblissait à chaque instant... » écrira Lucy. L'éducation de cette dernière, âgée de 12 ans, est prise en main par sa grand-mère de Rothe.

Arthur Dillon est promu maréchal de camp le 13 juin 1783 et passe alors le commandement du régiment dont il conserve la propriété à un lointain cousin nommé Théobald Dillon. Le traité mettant fin à la guerre est signé à Paris le 3 septembre 1783 et permet au général Dillon de revenir à Paris où il va être très mal accueilli par sa belle-famille, car sa réputation l'a précédé et il ne revient pas seul. Durant son séjour aux Antilles, il avait établi sa base à Fort-Royal où les colons français, que l'on appelait les créoles, menaient une vie brillante et agitée avec les officiers de l'armée et de la marine, en poste ou de passage. Ainsi, Arthur aurait eu d'une liaison une fille en 1783. Cette Louise Dillon (1783-1822) épousera un officier de marine anglais, Richard John Strachan (1760-1828), qui combatta à Trafalgar et deviendra amiral. Mais surtout Arthur Dillon fait la connaissance d'une M^{me} de La Touche dont la réputation est bien établie. Il s'agit de Françoise Laure Girardin de Montgérald (1749-1817), d'une riche famille de l'île, veuve du lieutenant de vaisseau Alexandre Le Vasseur de la Touche de Longpré (1744-1779) dont elle a eu deux enfants, Élisabeth (Betsy), née en 1776, et Alexandre, né en 1779. La rumeur martiniquaise raconte que Laure de La Touche aurait alors jeté son dévolu sur le jeune Alexandre de Beauharnais, fils du gouverneur de l'île, mais que la famille de celui-ci préféra lui faire épouser une certaine Josèphe Rose Tascher de la Pagerie⁶, cousine des Girardin de Montgérald. Laure accepte en 1784 d'épouser Arthur Dillon, très épris et dont elle est enceinte, et ils décident de célébrer ce mariage en France où Laure arrive accompagnée de sa propre mère et de ses deux enfants.

L'arrivée de M^{me} de La Touche à Paris ne passe pas inaperçue. Le mariage est célébré le 7 février 1785 en l'église Saint-Sulpice. Arthur Dillon retrouve sa fille Lucy mais la comtesse de Rothe interdit formellement à sa petite-fille de rencontrer la nouvelle épouse de son père, sous menace d'être mise à la porte.

⁶ À laquelle une voyante avait promis un fabuleux destin...



Fanny Dillon vécut jusqu'à l'âge de 10 ans dans une habitation sucrière à la Martinique. Photo Jacques Macé.

Et, le 24 juillet 1785, Laure Dillon donne naissance au château de Gontreul à Quévy-le-Grand, non loin de Mons, alors en territoire français, à une petite Élisabeth Françoise, notre héroïne qui immortalisera le diminutif de Fanny. Le couple Dillon s'y était rendu parce que la famille Girardin avait un lien avec le propriétaire de ce château. Arthur est aussi venu à Paris pour faire sa cour, car il a alors l'espoir d'être nommé gouverneur de la Martinique ou de Saint-Domingue. Il est déçu d'être seulement nommé gouverneur de Tobago le 15 juillet 1786, et il repart pour les Antilles avec la petite Fanny et son épouse Laure, qui laisse dans un collège et un couvent de Paris son fils et sa fille de La Touche pour y achever leur éducation. Le général Dillon, son épouse et sa fille Fanny passent cependant quelques semaines à Londres pour renouer avec son père Henry, Lord Viscount Dillon (qui mourra l'année suivante), sa famille et notamment sa sœur Frances (1747-1825), de trois ans son aînée et épouse de Sir William Jerningham (1730-1809). De retour à la Martinique en 1787, alors que son mari est à Tobago, Laure Dillon va s'occuper

Table des matières

AVANT-PROPOS.....	7
L'ABSENCE DU PÈRE.....	11
LA TOURMENTE RÉVOLUTIONNAIRE.....	17
ARTHUR DILLON, GÉNÉRAL DE LA RÉPUBLIQUE.....	24
DE LONDRES À MALMAISON.....	33
DE BORDEAUX À BRUXELLES – 1800-1808.....	38
LE MARIAGE DE FANNY.....	43
MADAME LA GÉNÉRALE.....	51
LA <i>FIRST LADY</i> DES PROVINCES ILLYRIENNES.....	60
LA CAMPAGNE D'ALLEMAGNE.....	68
LA CAMPAGNE DE FRANCE.....	80
ÎLE D'ELBE – PREMIER EXIL.....	85
LES CENT-JOURS.....	92
SAINTE-HÉLÈNE, INSUPPORTABLE EXIL – 1815-1821.....	100
RETOUR EN FRANCE – 1821-1830.....	146
LES ANNÉES TRENTE.....	157
ÉPILOGUE.....	164
CONCLUSION.....	171
REPÈRES CHRONOLOGIQUES.....	174
BIBLIOGRAPHIE.....	181
REMERCIEMENTS.....	185
TABLE DES MATIÈRES.....	186